Convivialité en Flandre

Bruges en tous ses états
Mardi 10 mai 2016

BRUGES DANS L'HISTOIRE

Origine

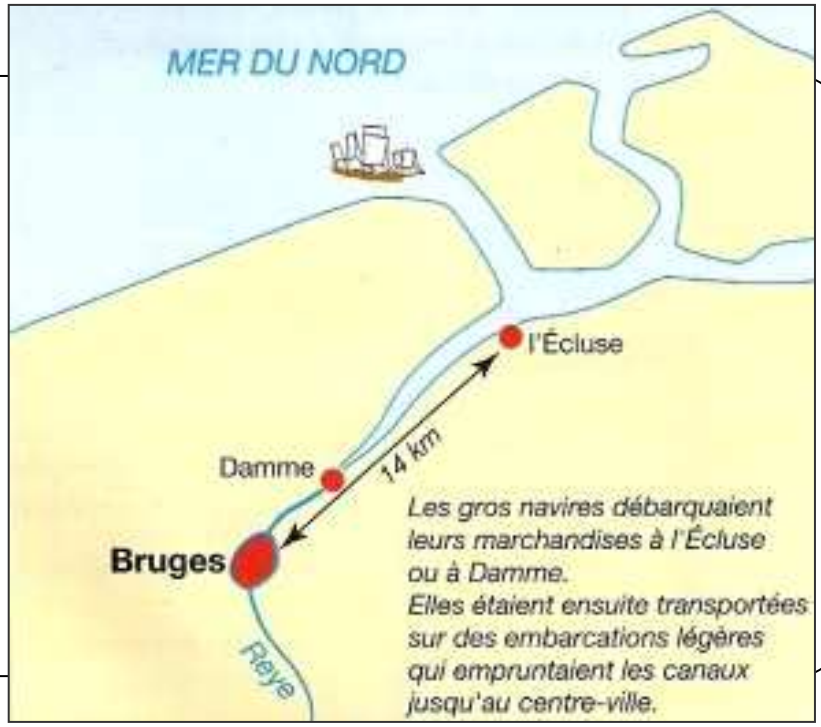
Située en région flamande, Bruges (Brugge en néerlandais), la « Venise du Nord », est la plus grande ville de la Flandre occidentale. Elle est la première ville touristique de Belgique, capitale européenne de la culture en 2002. **Rugja** est le nom flamand d'un cours d'eau ; il aurait évolué en **bryggja**, mot norvégien qui désigne un embarcadère et aurait été le nom du lieu au temps des Vikings. Une autre hypothèse est le mot «pont» (Brugghe), d'après *La naissance de Bruges* selon **la Chronique de Jean le Long XIVe siècle** :

« *Baudouin, le comte de Flandres, construisit une forteresse. Par la suite* [...] *des marchands d'articles coûteux commencèrent à affluer près du pont du château ; ensuite des aubergistes se mirent à construire des maisons et à préparer des logements pour fournir à manger et coucher* [...] *Leur formule était alors : « Allons au pont ! ». Les habitants s'y accrurent de telle sorte que bientôt naquit une ville importante qui, jusqu'à aujourd'hui, conserve son nom vulgaire car* ***Brugghe signifie pont en Flamand***. »

Pour la première fois , le nom actuel apparaît sur des monnaies frappées en 870 (musée Gruuthuse) et le site est mentionné dans un texte de 892 ; c'était alors une fortification entre deux bras de la rivière Reye érigée contre les Normands par Baudouin Ier, comte de Flandre.

Caractéristiques

- **population** (recensement 2013) 117 577 habitants.
- **port** : Zeebrugge
- **situation** : à 13 kilomètres de la mer du Nord, sur la Reye.
  Place fortifiée le long du Zwin (**bras de mer**), à l'extrémité du golfe « Sincfal », où les voies navigables recoupent les voies terrestres vers Gand, Courtrai et Ypres.



Autrefois les bateaux arrivaient jusqu'à Bruges où les **reien** (canaux) facilitaient le transport : d'où son surnom de « Venise du Nord ». Ces canaux sont enjambés par 80 ponts de pierre, autrefois en bois.

Bruges et son passé

Visiter Bruges, miracle historique, c'est voyager dans le temps, de la richesse des comtes de Flandre aux fastes des ducs de Bourgogne, pour arriver aux facettes romantiques et mystiques de l'âme flamande. Richissime à l'époque médiévale, en léthargie à partir du XVIe siècle, elle a été préservée de l'industrialisation du XIXe et les Anglais romantiques se sont pris de passion pour elle.

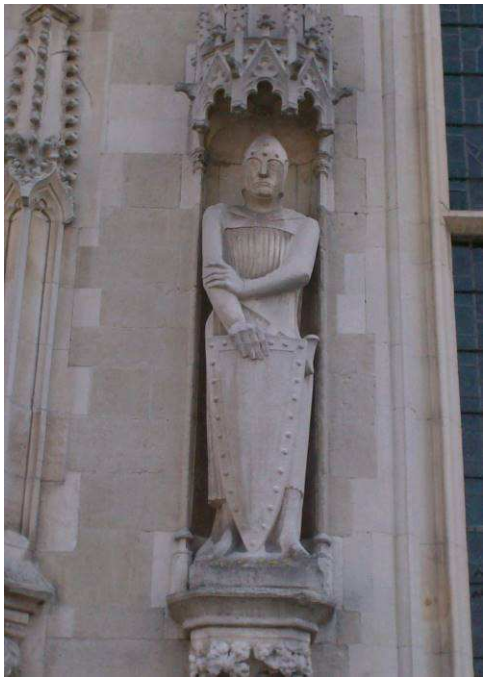
Ses origines sont plus ou moins obscures car tout ce qui concerne la Flandre dans les âges reculés est en grande partie fabuleux. Le territoire de la future Bruges, habité par une colonie gallo-romaine, fut ravagé par la première vague d'invasions germaniques (270). Une colonie s'est cependant maintenue sur le site.

En 621, le roi de France **Clotaire II** aurait nommé un certain **Liederick** comme administrateur (« **forestier** ») de plusieurs villes, dont **Bruges.** Liederick fait construire un fort pour résister aux pirates danois et saxons qui ravagent la Flandre. Les forestiers successifs devront faire face aux invasions.

En 650 **Saint Eloi**, évêque de Noyon-Tournai, christianise la région et Bruges semble servir de capitale fortifiée de la côte flamande ; elle commerce avec les pays scandinaves.

Saint Eloi dans sa boutique,
Vie de saints,
R. de Monbaston, XIVe

Les comtes de Flandre



La dynastie commence avec Baudouin (?-879) surnommé Bras-de-fer, huitième forestier, en lutte contre les Normands envahisseurs. Invité en 862 à la cour du carolingien Charles le Chauve (823-877), il enlève sa fille Judith âgée de 20 ans, deux fois veuve. Le couple, marié en secret, est excommunié et pardonné après avoir plaidé sa cause auprès du pape Nicolas Ier. Baudouin obtient de Charles le Chauve le comté de Flandre comme dot de Judith.

Hôtel de Ville, fin XIVe,
Baudouin Ier,
détail de la façade

Ils s'installent à Bruges et à la mort de Baudouin le fief devient héréditaire : **la lignée des comtes de Flandre est née**.

Au IXe siècle la ville n'existe pas encore : ce n'est qu'une forteresse (*castrum*), où se trouve maintenant la place du Bourg (*Burg*). S'y ajoutent ensuite un marché, une cour de justice. En 928 l'ensemble obtient le statut de ville. Dans les années 1000, elle devient un port et la fusion en une seule agglomération du castrum comtal (le Bourg) et du portus marchand (*castellum forinsecum*, le «Faubourg») est concrétisée par la construction d'une enceinte. Les attaques des Vikings cessant, le commerce prend de l'ampleur.

Mort de Charles Ier de Flandre, dit Charles le Bon

En 1127, **le comte de Flandre Charles le Bon**, fils du roi de Danemark, est assassiné. Très populaire en raison de mesures en faveur des pauvres (il sera béatifié en 1883 par Léon XIII), il s'est heurté à l'hostilité de ceux dont les intérêts étaient menacés. Sa succession donne lieu à des luttes dynastiques, et les notables (**poorters**) interviennent dans la nomination de ses successeurs **Guillaume II Cliton** puis **Thierry d'Alsace**. Ils obtiennent par une charte de nombreux privilèges financiers (exemption de cens), économiques (suppression du péage) et juridiques. Ils sont donc autonomes dans la gestion des affaires juridiques et administratives. Ils forment un collège d'**échevins**, qui veulent préserver leurs avantages et limitent donc le pouvoir des corporations. Par cette charte, les comtes, en échange de leur protection, ont le droit de justice sur les non-bourgeois et perçoivent un impôt (**tonlieu**) sur le transport et la vente de marchandises de plus en plus nombreuses.

Le droit de **tonlieu**

En 1134 un raz-de-marée a creusé un chenal jusqu'à la baie du Zwin, donnant à la ville un accès à la mer du Nord.

Pieter-Jansz Pourbus, *Portrait de Jan van Eyewerve*, 1551, Musée Groeninge

Portrait de Jan van Eyewerve, détail où on voit la grue

Les bateaux peuvent alors participer au commerce international avec l'Angleterre (laine), la Suède (harengs), la Gascogne (vin), la Flandre (textile). On construit aussi une digue (**damme**) à l'extrémité du chenal et la première écluse à double système de portes verticales pour que les navires à faible tirant d'eau puissent accéder à Bruges, où la grue immortalisée par **Pourbus** permet leur déchargement. S'ensuivent trois siècles de prospérité, en drainant sans cesse pour endiguer l'ensablement.

Un âge d'or lié principalement à la draperie

Philippe Ier de Flandre, dit Philippe d'Alsace, **statue du XIXe siècle**, façade de la basilique du Saint-Sang

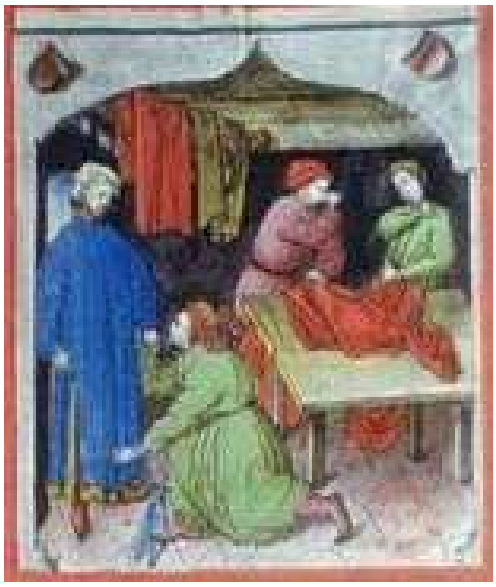
Avec le développement économique, Bruges est à la tête du commerce avec l'Angleterre et la Baltique. En 1150 **Philippe d'Alsace**, comte de Flandre, lui accorde des privilèges, dont le droit d'organiser un marché annuel et un « privilège du droit de ville», avec des avantages fiscaux.

Le premier véritable marché des changes apparaît : dix-sept nationalités de marchands opèrent des transactions à Bruges. L'industrie du drap est florissante, les étoffes circulent dans toutes l'Europe. Des marchandises variées viennent d'Orient : pierres précieuses, ivoire, fourrures, soie, ambre, épices…

L'annexion au domaine capétien de l'Artois (1180) lui permet d'enlever à Saint-Omer le marché des laines anglaises, revendues aux drapiers d'Ypres et de Gand. Les Brugeois ramènent de France blé, fromages, vins, mais commercent peu avec l'Allemagne du Nord (marché avec Gand), sont peu aussi en Italie et en Espagne, et donc effacés dans la Hanse des dix-sept villes.

Mais ils contrôlent la Hanse flamande de Londres.

En 1277, grâce à l'arrivée du premier marchand génois, les techniques bancaires se perfectionnent et la demeure de la famille **Van der Buerse** (on prononce Bürse) devient le premier centre financier européen.



Armoiries de la famille **Van der Buerse**

Les affrontements

Les hanses sont constituées au XIIe siècle pour préserver les marchandises contre corsaires et pirates et protéger les intérêts des négociants dans leurs échanges.

La **Ligue hanséatique du Nord** obtient ainsi des garanties des pays étrangers en cas d'attaque des chargements. Elles imposent aux artisans des conditions de travail si dures et des salaires si bas que les révoltes se multiplient.

En 1300 le comte de Flandre **Gui de Dampierre** prend le parti des artisans et veut diminuer les privilèges des échevins. Ceux-ci se rallient à Philippe le Bel, qui tente de s'emparer de la Flandre. Il emprisonne Gui de Dampierre et son fils Robert.

Deux partis s'opposent alors : le parti des **Leliaerts** («ceux qui obéissent à la bannière fleurdelisée») et le parti des **Klauwaerts** («les hommes de la griffe du lion»).

Le 18 mai 1302 quatorze mille soldats de Philippe le Bel, logés chez l'habitant, sont assassinés : ce sont les **Matines brugeoises.** Le 11 juillet 1302 la chevalerie de Philippe le Bel est vaincue par les milices brugeoises (**bataille des Eperons d'or**), armées de piques et de haches ; elles sont conduites par **Pieter de Coninck**, un tisserand devenu doyen de sa guilde, et **Jan Breydel** (son engagement est toutefois douteux). On peut voir leur monument au centre du Markt.

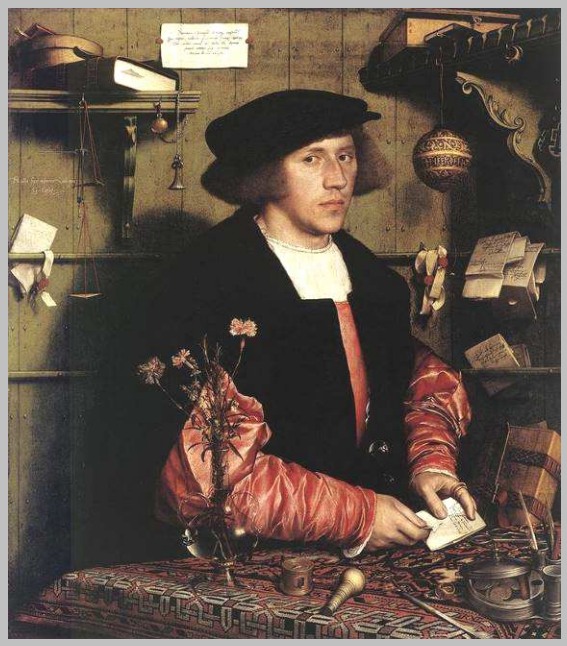
1302, **Bataille des Eperons d'or**, timbre émis en 1857

Les hanses

L'étymologie de ce mot est incertaine. Il vient peut-être de l'allemand **hansa** «association de marchands», ou bien du vieil allemand «troupe de soldats». En latin médiéval, il a deux sens : « cotisation » (1127) et «association de marchands» (1199). Au Moyen Âge, il désigne une association de marchands, parfois groupés en guildes, dans le nord de l'Europe. Les hanses sont apparues au XIIe siècle avec le besoin de protéger les marchandises contre les pillages. Elles ont des privilèges commerciaux, souvent des monopoles, et ont acquis progressivement un pouvoir politique très important à travers leurs représentants dans les assemblées échevinales.

Elles sont au nombre de quatre :

- **la hanse de Paris**, dirigée par les marchands parisiens.
- **la hanse de Londres**, association de guildes de villes flamandes, dirigée par **Bruges**.
- **la hanse des 17 villes** réunit des villes des Pays- Bas et de la France du Nord.
- **la hanse teutonique**, **Ligue hanséatique du Nord (Hanse),** compagnie de marchands allemands, la plus puissante, qui regroupe des cités marchandes de la Baltique et de la mer du Nord, avec comme comptoirs Novgorod, Bergen, Londres et **Bruges.** Elle contrôle le commerce sur ces deux mers. Après la destruction de sa flotte en 1361 par le roi du Danemark **Valdemar IV**, elle constitue **la ligue de Cologne** (1367). Elle décline à la fin du XVe, à nouveau vaincue par les Danois ; six villes seulement sont représentées à sa dernière diète en 1669.



Hans Holbein le Jeune, *Portrait du marchand Georg Gisze, 1532,* membre de la ligue Hanséatique

Les ducs de Bourgogne ou l'apogée de Bruges

En 1369 Marguerite de Maele, seule héritière des comtes de Flandre, épouse **Philippe II le Hardi**, duc de Bourgogne et fils du roi de France Jean II le Bon. La Flandre passe alors sous la tutelle des ducs de Bourgogne. Aux XIVe et XVe siècles, Bruges est la ville la plus riche d'Europe, malgré quelques révoltes durement réprimées et une épidémie de peste. Les capitaux affluent, des marchands italiens s'y installent, comme les **Arnolfini**. Le bassin du Minnewater accueille jusqu'à cent cinquante navires à la fois. Les plus grands artistes contribuent à la renommée de la ville : **Jan Van Eyck, Petrus Christus, Hans Memling.** Bruges rivalise avec Florence.

*Portrait de Philippe II, dit le Hardi***.**
École flamande précoce,
huile sur bois, vers 1500

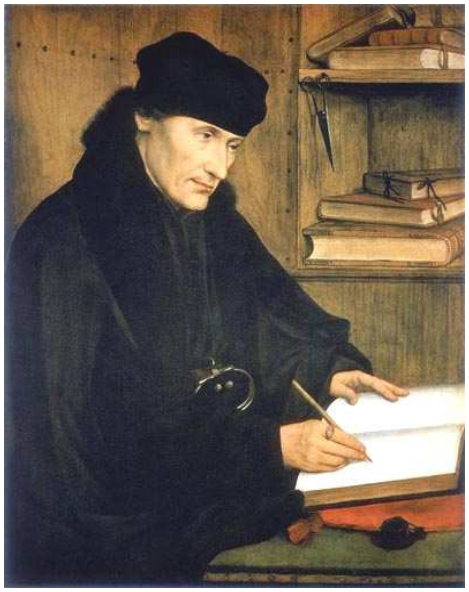
Jan van Eyck,
Les époux Arnolfini, 1434

Hans Memling,
Maria Portinari, ca. 1475

Atelier de Rogier van der Weyden*, Portrait de Philippe III le Bon*, Duc de Bourgogne, portant le collier de la Toison d'Or, vers 1450

Philippe le Bon organise des fêtes fastueuses en 1429 pour son mariage avec Isabelle de Portugal, qu'accueillent huit cents marchands en tenue d'apparat.
Il fonde à cette occasion le prestigieux **ordre de la Toison d'Or**, pour lui-même et sa suite. Le but en est de rapprocher les nobles des Etats bourguignons.

À la Renaissance, Bruges est une ville riche où commerçants et artisans côtoient la fine fleur de la cour de Bourgogne. Le Hollandais **Erasme**, dont l'œuvre est imprimée à Bruges, l'Anglais **Thomas More** entre autres s'y rencontrent. Le XVIe siècle prolonge la prospérité du XVe, malgré la concurrence grandissante d'Anvers. Bruges séduit les étrangers, les penseurs et les artistes par la qualité de vie et la tolérance qu'on y trouve, sous l'influence aussi des grands humanistes. Des peintres comme **Memling** au XVe, **Gérard David** ou **Pourbus** reçoivent des commandes de la ville, des grands bourgeois, des confréries.



Quentin Metsys, *Érasme*, 1517

Illustration de **Hans Holbein le Jeune** L'*Éloge de la Folie,* 1515

Hans Holbein, Portrait de *Sir Thomas More,* 1527

Gérard David, A*utoportrait*, détail de *La Vierge parmi les vierges*, 1509

Gérard David, *La Vierge parmi les vierges*, 1509

Comment est née la Bourse

La Bourse est créée à Bruges en 1409. Depuis le XIIIe siècle, des négociants en blé et textile se réunissent sur une place où est une auberge tenue pendant cinq générations par la famille **Van der Buerse**.

Byrsa brugensis (bourse de Bruges) illustration de *Sanderus in Flandria illustrata,* 1641

À droite, **maison Van der Buerse**

Elle héberge les marchands étrangers qui n'arrivent pas à obtenir un logement de leur consulat et offre un lieu discret pour les négociations, moyennant une commission. Autour de l'auberge des Italiens (Vénitiens, Génois, Florentins) installent des « loges», et la place devient un creuset financier et économique. La Bourse, née à Bruges, est donc d'origine italienne !

En 1495 un voyageur, Jérôme Munzer, écrit : «*Il y a une place à Bruges où les marchands se rassemblent : on l'appelle la Bourse. Des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Allemands, des Orientaux s'y rendent, bref, toutes les nations ensemble.* »

Avec l'ensablement du Zwin, ce marché partira à Anvers (1531).

La Loge des Bourgeois (Poortersloge) fut construite entre la fin du XIVe siècle et le début du XVe siècle. Elle servait de lieu de réunion à la Genootschap van de Witte Beer (**société de l'Ours blanc**), une société de bourgeois. Elle abritait les archives de l'état belge avant qu'un nouveau bâtiment contemporain soit édifié.

Ars Nova

Roger Campin, *Portrait de dame*, vers 1430, Londres

Aux Pays-bas a lieu **vers 1420** une révolution picturale baptisée **Ars Nova** par Erwin Panofsky en 1953 : elle marque une rupture avec l'esthétique précieuse du gothique et la naissance du réalisme flamand, avec **Roger Campin** et à Bruges **Jan van Eyck**, inventeur de la peinture à l'huile selon Vasari (peintre florentin considéré comme l'initiateur de l'histoire de l'art). Ils ont pour successeurs **Rogier van der Weyden** à Bruxelles, élève de Campin, et **Memling.**

Hans Memling, *le jugement dernier*, 1466-1473, Dansk

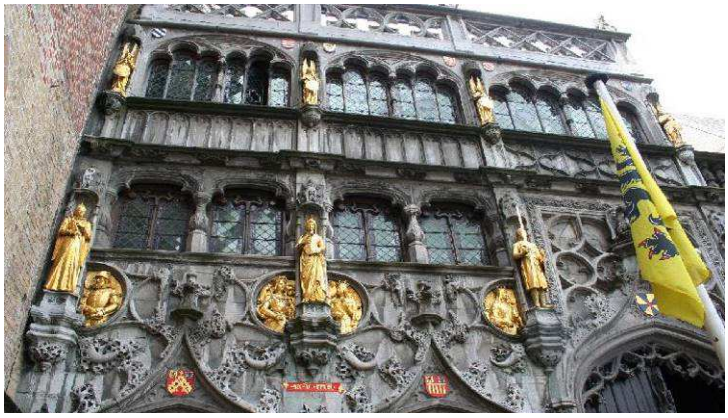
Rogier van der Weyden, *triptyque Miraflores,* vers 1435, Berlin

Le déclin

Mais **le Zwin** a commencé à s'ensabler dès cette époque et Bruges perd son accès à la mer. Le commerce diminue, l'industrie du drap est concurrencée par l'Angleterre. Beaucoup de marchands et de notables ainsi que la cour de Bourgogne quittent la cité ; ceux-ci craignent de plus les rivalités religieuses et l'Inquisition ; ils s'exilent en Hollande. Anvers devient alors la principale ville des Flandres. Le quart de la population tombe dans la misère et est hébergé dans les maisons-Dieu.
Bruges sera successivement occupée par les **Espagnols,** les **Autrichiens,** les **Français,** les **Hollandais** et ravalée au rang de marché régional. Mais cette décadence historique n'en est pas une pour nous ! N'ayant en effet pas connu la révolution industrielle, elle nous offre tout son charme médiéval et sa merveilleuse unité architecturale. Devenue célèbre au XIXe siècle à l'époque romantique grâce aux Anglais, la ville a retrouvé un accès à la mer au début du XXe par un canal la reliant au port de Zeebrugge (construit sous l'impulsion de **Léopold II**) et une activité commerciale jusqu'aux guerres mondiales. Inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco en 2000, elle vit aujourd'hui du tourisme.

Quelques édifices et monuments remarquables

Ancien Palais de Justice, siège maintenant de l'Office de Tourisme avec l'*Historium* inauguré en 2012. Il propose une découverte interactive par le multimédia de Bruges au Moyen Âge. Le bâtiment est néo-gothique.



Basilique du Saint Sang (1139-1149),
une chapelle romane du XIIe abrite la fiole supposée contenir quelques gouttes du sang du Christ.

Église Notre-Dame, Michel Ange, *Madone à l'Enfant,* 1504

Place Jan van Eyck, ancien octroi (Tonlieu)

BEGUINAGES ET MAISONS-DIEU

Des lieux empreints de poésie

Marguerite de Constantinople, (selon un sceau) comtesse de Flandre, vers 1202-1280, sœur de la comtesse Jeanne de Flandre

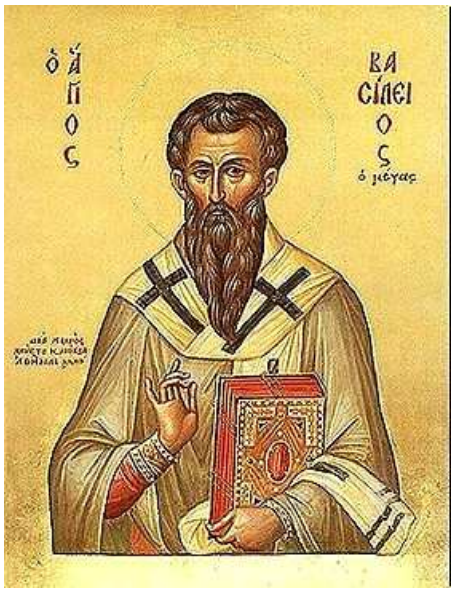
Dès le Moyen Âge beaucoup de congrégations religieuses, qui ont pour mission de venir en aide aux nécessiteux, sont attirées par la richesse de la ville. Sont construits alors dans ce but béguinages et maisons-Dieu.
Le Béguinage **Ten Wijngaarde** (de la Vigne), près du **Minnewate**r, est le plus connu. Il est classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. Fondé en 1245 par la **comtesse de Flandre Marguerite**, c'est un ensemble de maisonnettes avec une infirmerie et une église consacrée à Sainte Elisabeth, patronne des béguines. Il est entouré d'une enceinte dont la porte d'entrée est ouverte de jour. Au centre, une pelouse plantée de peupliers.

Les béguinages

Différentes versions concernent leur fondation, de même que l'étymologie du mot **béguine** est très incertaine ; peut-être vient-il du vieil allemand « **prier** ». Pendant les Croisades, les épouses se rassemblaient ; elles avaient des biens et ne faisaient donc pas vœu de pauvreté. Les béguinages, tels que nous les voyons, sont apparus aux Pays-Bas et en région rhénane au XIIe siècle, asiles pour les femmes seules qui ne pouvaient entrer dans les grands couvents par manque de dot suffisante. C'étaient des institutions mi-laïques mi-ecclésiastiques placées sous protection papale en 1318 ; les béguines sont alors simplement tenues de porter un habit particulier.
Elles louaient ou achetaient une maisonnette. Leur rôle était d'assister les malades, travailler la laine, instruire les enfants pauvres.

Leurs biens furent confisqués à la Révolution française et elles disparurent totalement après la seconde guerre. **Les Bénédictines** ont remplacé les béguines, dont elles gardent l'habit traditionnel : coiffe et habit long.

Les maisons-Dieu (Godguizen)



Le terme s'appliquait d'abord aux **hôpitaux-monastères** qui accueillaient les pèlerins pauvres puis les malades. Les premiers sont apparus en Orient, sous l'impulsion de **Basile de Césarée**, évêque de Cappadoce. Elles sont un phénomène social et urbain brugeois, créé dès le XIVe (1337), qui ira croissant au cours des siècles.

Les unes ont été construites par les **guildes** (associations professionnelles d'artisans) pour leurs retraités qui ne pouvaient se payer une maison.

Ces guildes étaient propriétaires de terrains vides sur lesquels elles ont implanté de petites maisons chaulées, sobres, à une seule pièce avec un coin prière, une fenêtre et une lucarne. Ces maisonnettes, regroupées autour d'un espace vert avec un point d'eau et parfois une chapelle, disposaient d'un potager. Les guildes appliquaient ainsi leur **idéal de solidarité**.

Les autres ont été financées par les riches pour les pauvres, comme acte de charité et en vue d'une indulgence divine, à charge pour le bénéficiaire de prier pour les donateurs, dont le nom est inscrit au-dessus de la porte d'entrée du site.

Sur le plan historique et social, ces maisons-Dieu reflètent le souci, au Moyen Âge, des personnes âgées, auxquelles on épargnait le plus longtemps possible l'hospice. Elles recevaient des soins gratuits, de la nourriture (soupe, pain,

huile), du bois pour l'hiver, des vêtements. Elles avaient en contrepartie une obligation d'entretien et il fallait payer un droit d'entrée dans l'enceinte.
Les dernières furent construites en 1958 et certaines sont plus grandes qu'à l'origine. Actuellement, elles relèvent du Centre public d'Aide sociale et sont pour la plupart habitées par des personnes âgées ou des étudiants. Il reste treize ensembles dispersés dans la ville, soit quarante-six maisons dont le style typique a été préservé et reconduit : façades à pignons, blancheur des murs, couleurs vives des huisseries charment le regard. Certaines ont été transformées en musées. Un des plus beaux ensembles est le **Godhuizen de Vos** (1713) sur la Noordstraat.

L'HOPITAL SAINT-JEAN *(Oud Sint-Janshospitaal)*

Situé au pied du Pont Notre-Dame en bordure de la Reye, il est l'un des plus anciens hôpitaux médiévaux d'Europe, construit en briques au XIIe siècle (vers 1150). Y étaient hébergés les voyageurs, pèlerins et marchands, et les miséreux pour la nuit. Une communauté religieuse en assurait la gestion ; celle-ci devint au XIIIe un ordre soumis à la règle de Saint Augustin et au XVIe des religieuses remplacèrent les Frères. L'Hôpital fut agrandi au cours des siècles avec un couvent et une église. Il comprenait en outre une boulangerie, des granges, une brasserie et un cimetière. Seuls restent les bâtiments principaux.
Il est constitué de **deux parties** : l'une, **médiévale**, abrite le musée **Memling** ; l'autre, du XIXe, propose des salles de réunion.
Le musée Memling se trouve dans la **salle commune** et dans l'**ancienne chapelle**. Il offre une vision de la vie de l'hôpital au Moyen Âge et doit son nom à l'un des plus grands peintres primitifs flamands car la légende veut qu'il serait venu y demander asile et soins après une blessure au siège de Nancy (1477).
Originaire de Rhénanie, **Memling** (1435 ?- 1494) a travaillé à Bruxelles avec Rogier Van der Weyden, puis s'est installé à Bruges, dont il est devenu citoyen en 1465. Il y possède

alors un grand atelier et peint pour des ordres religieux, des bourgeois, des marchands italiens.
La Chapelle est riche de six chefs-d'œuvre du peintre dont la **Châsse de Sainte Ursule** et le **Triptyque de Saint Jean-Baptiste et Saint Jean l'Evangéliste** (ou *Retable des deux Saints Jean* ou *Mariage mystique de Sainte Catherine*).

- ## Salle commune

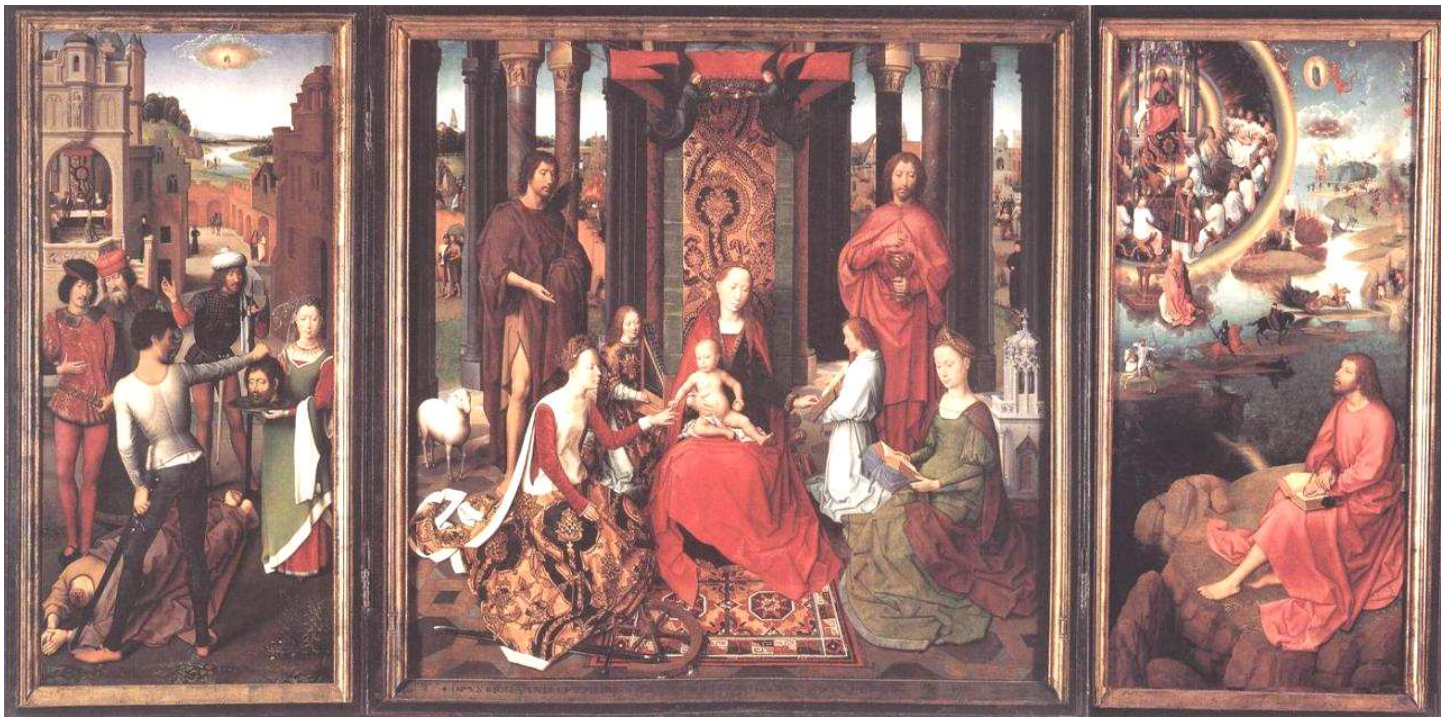
Châsse de Sainte Ursule, 1489
Sainte Ursule protectrice des onze mille Vierges

La Châsse de Sainte Ursule (1489) a été commandée à Memling pour abriter les reliques. Elle est gothique, en chêne doré à la feuille .
Georges Rodenbach dans son roman **Bruges-la-Morte** (1892) en donne une description dont la poésie est évocatrice : *« Enfin Hugues arrivait au sanctuaire d'art où sont les uniques tableaux, où rayonne la célèbre châsse de sainte Ursule telle qu'une petite chapelle gothique en or, déroulant, de chaque côté, sur trois panneaux, l'histoire des onze mille Vierges ; tandis que dans le métal émaillé de la toiture, en médaillons fins comme des miniatures, il y a des Anges musiciens, avec des violons couleur de leurs cheveux et des harpes en forme de leurs ailes. Ainsi le martyre s'accompagne de musiques peintes. »*

Cette châsse illustre la légende de sainte Ursule, qui date du XIIe siècle. Ursule, fille d'un roi chrétien breton (fin IIIe-début IVe), est demandée en mariage par Ethérius, prince païen anglais. Elle accepte, s'il se convertit et si son père lui laisse faire un pèlerinage à Rome. Après leur accord, elle part avec onze mille vierges. Elle est rejointe par Ethérius. Au retour, une tempête les dévie et ils arrivent à Cologne où Ethérius, le Pape qui les accompagnait et les Vierges sont tués par les Huns. Le roi des Huns veut épouser Ursule, qui refuse. Elle est alors transpercée d'une flèche.

• Ancienne chapelle

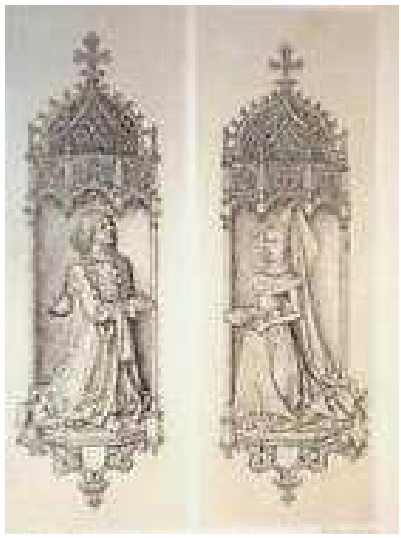
Triptyque de Saint Jean Baptiste et Saint Jean l'Evangéliste
(ou *Triptyque des deux Saints Jean* ou *Mariage mystique de Sainte Catherine* 1474-1479) .



C'est ici la première œuvre de Memling pour une institution brugeoise.
Quatre religieux (deux hommes et deux femmes) qui présidaient l'Hôpital Saint-Jean ont commandé ce triptyque pour le maître-autel de la chapelle et sont représentés sur les revers des volets latéraux.
Le panneau central montre la Vierge avec sainte Catherine et sainte Barbe, qui évoquent la vie monastique. Derrière elles, les deux Jean : l'Evangéliste boit la coupe empoisonnée. Le paysage à l'arrière-plan ainsi que les volets représentent les épisodes de leur vie. **Le volet droit** est consacré à la fin des temps, telle qu'elle est dépeinte dans la Bible.
Le panneau de gauche représente la décollation de Jean-Baptiste.

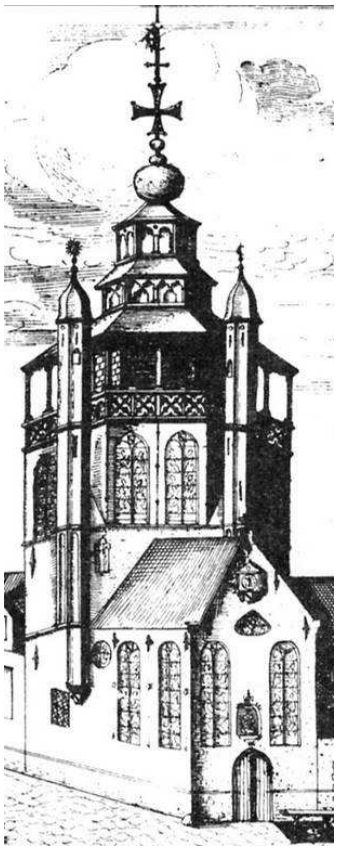
LE DOMAINE ADORNES ET L'EGLISE DE JERUSALEM

Les Adornes sont une riche famille de marchands génois. Au XIIIe siècle, Opicius Adornes se rallie au comte de Flandre et le suit dans son pays. La famille s'intègre à l'aristocratie brugeoise et occupe dans l'administration et l'économie des postes importants. Le pape Martin V, en 1427, donne l'autorisation aux descendants de construire une chapelle en briques dans les jardins de leur résidence. Le plus célèbre est **Anselm Adornes** (XVe), chevalier, homme d'affaires et



Disieno Fiammingo,
Portrait d'Anselm Adornes et de sa femme,
XVe

diplomate au service de Charles le Téméraire et de Jacques II roi d'Ecosse. En 1470 il part pour Jérusalem sur une nef génoise, après avoir obtenu à Rome l'autorisation du pape Paul II.



Son fils **Jan** l'accompagne et fera un récit en latin de leur périple qui dure quatorze mois. Anselm meurt en 1538, assassiné en Ecosse.

Les Adornes appartiennent, comme les Van der Buerse et les Gruuthuse à la **Confrérie de l'Ours Blanc**, organisatrice de tournois et qui se réunit dans la Loge des Bourgeois, sur la façade de laquelle on peut voir cet ours terrassé par Baudouin Bras-de-Fer, lorsqu'il arriva au IXe siècle. Il est devenu le symbole de la ville.

Anselm Adornes fut un grand jouteur dans les tournois, dont celui de Lille. La famille a augmenté sa fortune avec le commerce de la pierre d'alun, utilisée pour l'industrie verrière, la tannerie, le textile et la laine. Extraite autrefois des mines d'Asie Mineure, on en trouva ensuite en Italie et l'Église en prit le monopole en passant par les Médicis pour la vendre.

Une église bien étrange[1]

La **Chapelle** ou **Église de Jérusalem**, ou encore du **Saint Sépulcre**, fut inaugurée en 1429. C'est l'une des rares églises privées de Belgique. Le plan, prétendu sur le modèle du **Saint Sépulcre de Jérusalem**, aurait été choisi par le père d'Anselm et son frère (Jacques et Pierre Adornes) après un pèlerinage en Terre Sainte.

Elle a été achevée par Anselm et remarquablement préservée des pillages. Les pèlerins affluaient et elle était dotée d'indulgences et privilèges papaux.

La chapelle de Jérusalem

Le Saint Sépulcre de Jérusalem

[1] Dans divers endroits de l'église est inscrite la devise des Adornes : ***Para tutum*** (Prépare l'abri), extraite du chant *Ave Maris Stella* (Salut, étoile de la mer). Cette nouvelle Jérusalem est un abri pour la fin des temps.

L'extérieur : c'est un bâtiment gothique étonnant par sa tour à galerie de bois ajourée, surmontée d'un double lanternon octogonal.

Au sommet de la tour se dresse une croix pattée[2] de Jérusalem surmontée d'une sphère avec la roue de Sainte Catherine d'Alexandrie et la palme, récompense de son martyre pour avoir refusé une union avec l'empereur Maxence (début IVe).

Deux petites tours latérales sont surmontées l'une d'un soleil (source de la vie cosmique), l'autre de la lune croissante (qui gouverne les rythmes terrestres).

L'église n'est pas orientée est-ouest, mais sud-nord : le **chœur Golgotha** est ainsi dans les ténèbres.

L'intérieur : l'église comprend une petite nef unique, une crypte et un chœur surélevé qui constitue la base de la grande tour.

- **la nef** : au centre les tombeaux intacts d'Anselm et son épouse, en pierre noire de Tournai. Les gisants sont très réalistes ; Anselm porte son armure, ses pieds reposent sur le lion, symbole de force et de courage. Son tombeau renferme son cœur, ramené d'Ecosse. Aux pieds de sa femme, le chien symbole de confiance et de fidélité.

- **le chœur est spectaculaire**

C'est un mélange d'éléments gothiques et orientaux. Il est surélevé ; l'autel (1435) est décoré d'une sculpture de pierre qui représente le **Golgotha** (« colline du crâne ») avec les trois croix, celles des larrons en forme de Tau. Sur la pierre jadis polychrome sont sculptés les symboles de la Passion (couronne d'épines, clous…) et de la mort. Les niches fermées par des panneaux de cuivre contiennent des reliques liées à la Passion.

L'autel évoquant le Golgotha

[2] **Croix pattée** : dont les bras sont étroits au centre et élargis à la périphérie. Elle est l'emblème des chrétiens d'Orient.

De chaque côté de l'autel, un escalier de quatorze marches (comme les quatorze stations du Calvaire) permet d'accéder à la **Chapelle de Sainte Catherine** ou **Chapelle de la Croix** car une partie de la croix du Christ serait dans l'autel.

- **Parmi les autres trésors :**

- deux triptyques du XVe : une Madone entourée de Sainte Catherine et de Sainte Barbe, un Christ en Croix.

- un tabernacle du XVIe surmonté d'un pélican, oiseau censé s'arracher le cœur pour nourrir ses petits, donc capable de sacrifice comme le Christ.

- six vitraux (ca 1560) : **les plus vieux de Bruges, restaurés en 1890 et 1965-1966**

En cette deuxième moitié du XVIe, l'art du vitrail tente d'imiter la peinture par ses motifs et ses tons lumineux.

Sur chacun figure un membre de la famille Adornes, à genoux, avec son saint (ou sainte) patron. Ainsi, Anselm est associé à Saint Anselm, archevêque de Canterbury, son épouse Margharita Van der Banck à Sainte Marguerite avec le dragon. Au-dessus d'eux, en perspective, des colonnes à l'Antique ouvrent sur la **Nouvelle Jérusalem** illuminée par un ciel dont les nuages laissent place à un bleu azur.

En dessous des personnages figurent leurs **blasons**. Celui des Adornes est **échiqueté** : divisé en 36 carrés noir et blanc, **comme sur un échiquier** qui symbolise un champ de bataille, le combat qui commence, la victoire de la raison et de l'ordre. Le blason de son épouse, allié à celui des Adornes, présente trois têtes de coq crêté et barbé, dont les sens positifs sont la combativité, la fierté, mais aussi la résurrection de la lumière.

Vitrail, 1560
Anselm et saint Anselm
Margaritha et sainte Marguerite

L'Antiquité et les « magiciennes »

C'est de la « magicienne » que parlent les textes grecs et latins. Magicienne est **Circé**, tout comme l'est aussi **Médée**. Cependant, elles sont deux images opposées de la femme ; à l'une appartient le charme, la douceur, la séduction et à l'autre l'intensité dramatique où puise la passion. L'une peut connaître la pitié et se laisser fléchir, l'autre ne connaît que le désir aveugle et la vengeance animée par la haine. À l'image enjôleuse de l'enchanteresse s'oppose l'image maléfique de celle qui donnera naissance à la **sorcière**.

Alessandro Allori, *La magicienne Circé empoisonne les compagnons d'Ulysse,* 1580
Circé les transforme en cochons représentés ici par des lions.
Ulysse rencontre Hermès qui lui donne l'herbe de vie pour combattre le charme de Circé. Éprise pour Ulysse d'une vive passion, elle consent à rendre forme humaine à ses compagnons.

Eugène Delacroix, *Médée sur le point de tuer ses enfants*, 1838
Jason répudie Médée qui, par vengeance, tue leurs enfants.

Les pratiques magiques ne cessent de s'immiscer dans la vie quotidienne, exacerbant les plus invraisemblables superstitions.

Les grimoires sont conservés dans les grandes bibliothèques d'Altdorf, rangés dans un labyrinthe d'étagères et de tables, enfermés derrière une porte métallique gardée par des sentinelles.

Hérétique est celui qui se sépare de son Église et n'en reconnaît plus l'autorité parce qu'il professe une opinion différente d'elle.
Païen, vers le IVe siècle, désigne les non-chrétiens.

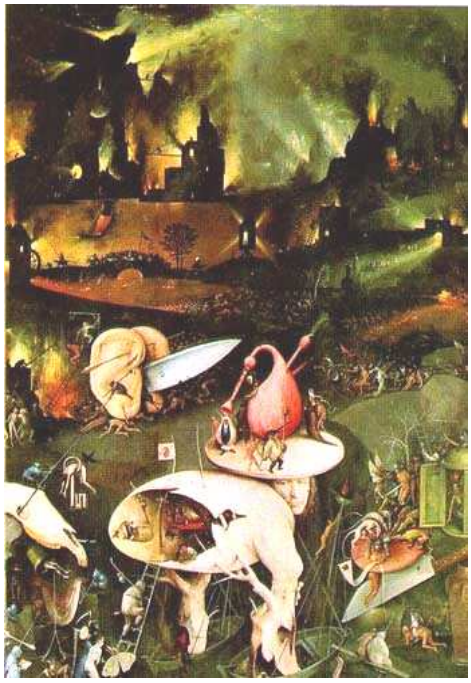
La magie maléfique a la nuit pour domaine et opère dans un monde de femmes. La sorcière a des lieux de prédilection qu'elle hante à la recherche d'ingrédients utilisés à des fins malfaisantes ou meurtrières : plantes (pharmaka), multitudes de poisons (philtra). Avec l'empire romain, les lois concernant la magie se font de plus en plus fréquentes. Soucieux d'enrayer des pratiques qui ne se contentent pas de tromper mais peuvent devenir dangereuses, Auguste fait saisir et brûler tous **les grimoires de magie** tandis que les magiciens sont proscrits. Bien qu'exilés, ils n'en demeurent pas moins présents à la cour impériale et les accusations de magie s'étendent.

Les chrétiens, rendus responsables de toutes les catastrophes qui apparaissent comme autant de manifestations de la colère des dieux, obligés de se cacher, deviennent de plus en plus suspects et sont accusés des pires monstruosités. La magie se change en sorcellerie. Tous ceux qui sont coupables de causer maléfices ou enchantements, de provoquer les tempêtes ou de troubler les esprits par l'invocation des démons, tombent sous le coup de la loi et sont passibles de toutes sortes de châtiments. **Païens et hérétiques** se voient soupçonnés des mêmes crimes.

Le Moyen Âge, du diable à la sorcellerie

Le diable

Au Moyen Âge, le diable occupe de plus en plus une place prépondérante, souvent grotesque, apparentée à celle des Satyres. Satan prend forme tantôt d'animal, tantôt d'humain, difforme ou monstrueux. Il effraie en raison de la hantise du péché et de celle de la mort liée au jugement dernier. La peur s'amplifiant, on aboutit à un luxe de détails hallucinants dont **Jérôme Bosch au XVe siècle** se fait le fabuleux interprète. Lucifer devient la cause de tous les maux de la société et est associé à la femme liée au péché originel. Le domaine du diable, c'est l'enfer où les démons exercent une intense activité dans un grouillement permanent.



Jérôme Bosch, *Le Jardin des délices*, triptyque, vers 1505, détail du volet droit
L'Enfer musical : bruit assourdissant, tintamarre cacophonique, bruit qui rend fou.

Pieter Bruegel, dit Bruegel l'Ancien,
La chute des anges rebelles, 1562, détail
L'archange Michel et deux anges précipitent les anges rebelles dans les Enfers.

L'hérésie

Dans un premier temps, on parle d'**infidèle, c'est-à-dire celui qui est le mal** : le mal c'est Satan. La lutte contre les infidèles sera donc d'abord une lutte contre le diable qui les utilise pour remettre l'Église en question. En mettant l'accent sur le mal, la critique de la société donne au **manichéisme**[3] une force nouvelle et le **catharisme**[4] prend une extraordinaire ampleur. Réduisant l'Église de Rome à une Église du Mal, il s'impose comme une anti-Église et s'organise. La lutte est terrible et s'achève par la **croisade des Albigeois**[5]. La répression trouve, dans le tribunal de l'Inquisition installé en 1231 par le pape Grégoire IX, l'institution qui lui manquait.

Enluminure des Grandes Chroniques de France,
British Library, Londres.
Les cathares chassés de Carcassonne.

Lutte contre le catharisme
Le miracle de Fanjeaux de Pedro Berruguete met en scène la croisade des Dominicains contre les Albigeois.

---

[3] **Manichéisme** : Conception qui admet le dualisme antagoniste d'un principe du bien et d'un principe du mal.

[4] **Catharisme** : Leur croyance est basée sur l'existence de deux mondes : le premier, le monde invisible dont les créatures sont éternelles, résulte de la création de Dieu le Père ; le second, le monde visible et corruptible, est l'œuvre du Diable.

[5] La papauté décide en 1209 de déclencher contre les cathares du Midi la première croisade organisée en terre chrétienne contre les hérétiques et ceux qui les soutiennent. **C'est la Croisade contre les Albigeois.**

Après la diabolisation de l'infidèle, et avec la peur grandissante du diable, les Juifs, responsables de la mort du Christ et symboles du mal, sont à leur tour assimilés aux démons et chargés des mêmes connotations (noirceur, cruautés…). Le Juif, le diable, la sorcière finissent par constituer un inséparable trio dans lequel les maléfices occupent une place prépondérante. L'Hérésie implique tout crime contre la foi, toute croyance contraire.

Un certain nombre de mesures sont prises au **synode de Vérone** puis **au concile de Latran** contre les hérétiques : excommunication, dénonciation, emprisonnement, confiscation des biens, peine de mort. En 1232, Grégoire IX charge les Dominicains d'enquêter (*inquisitio* signifiant enquête). Ils deviennent les véritables maîtres de l'Inquisition. Rome dicte ses lois et se donne un droit de regard lui permettant de s'immiscer partout. Dès lors tous les abus sont possibles : l'incitation à la délation comme la torture. Jean XXII publie en 1326 la bulle *Super illius specula* qui autorise à poursuivre la sorcellerie sous couvert d'hérésie. **Hérétiques sont le cathare, le vaudois[6], le Juif mais, à coup sûr, le sorcier.**

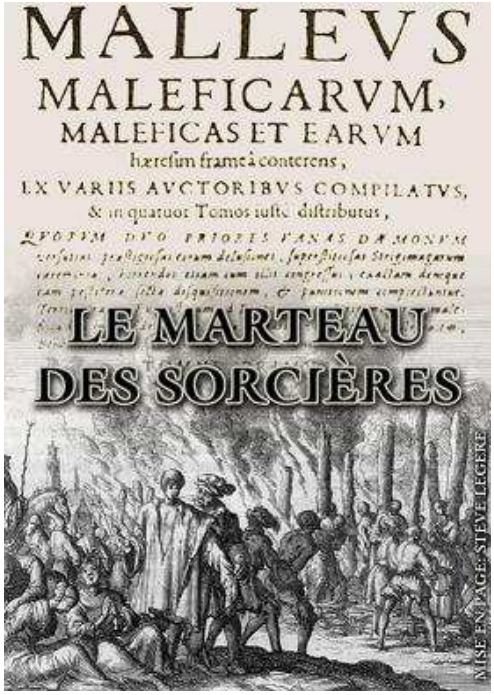
Combattants vaudois :
ils sont dans la lignée de l'Église primitive (catholique et apostolique).

La sorcellerie

En 1484, la bulle pontificale *Summis desiderantes affectibus* du pape Innocent VIII confirme et institutionnalise la lutte contre la sorcellerie. À sa suite, en 1486, grâce à l'imprimerie, deux Dominicains allemands publient un traité de démonologie : **Le Marteau des sorcières** *(Malleus Maleficarum)*.

Très focalisé sur la femme décrétée impure, ce véritable manuel de démonologie et de justicier assimile la sorcellerie démoniaque à une hérésie.

Dans le corpus des croyances qui fonde la démonologie, **le sabbat** constitue une pièce maîtresse. Tous les interrogatoires des Inquisiteurs mènent à lui.



[6] **Les Vaudois** prêchent le retour à la vie simple des origines du Christianisme.

Tous les aveux des sorcières passent par lui. Le sabbat donne lieu à une imagerie éloquente et à des représentations d'une précision et d'un réalisme stupéfiants.

Francisco Goya, *Le Sabbat des sorcières* (Akelaare), 1798
Baphomet, un personnage énigmatique à tête de bouc, est au centre des attentions. Des sorcières assises en rond autour de lui (à même le sol afin de représenter le caractère « inférieur » de la femme) procèdent à des rites traditionnels consistant à donner en offrande des enfants au dieu cornu afin de pouvoir accomplir de sombres desseins.

Le temps des grands bûchers

Plusieurs éléments interviennent dans **la grande répression des XVIe et XVIIe siècles :**

- le rôle de **l'Église** qui, pendant la réforme, prend une nouvelle orientation. Le concile de Trente en marque l'apogée en rejetant en bloc les idées protestantes et réaffirmant les dogmes catholiques ;
- le conflit religieux, derrière lequel se profile un **conflit social** et politique, installe une période d'instabilité qui favorise les superstitions et incite à la recherche de boucs émissaires ;
- l'attitude de **l'État**, qui partout s'organise et légifère ;
- à partir de 1580, une **invraisemblable littérature** sur la sorcellerie marque le temps des grands bûchers.

Le **XVIIIe siècle**, s'il n'en a pas fini avec les bûchers, les voit s'éteindre peu à peu et au **siècle des Lumières** la raison l'emporte sur le monde ténébreux des enfers.

La littérature du XIXe

Si Satan, sorciers et sorcières n'occupent plus le devant de la scène, ils restent plus que jamais omniprésents dans la littérature du XIXe.

Goethe reprend le thème de Faust, **Théophile Gautier** nous offre un « Belzébuth dandy », **Dostoïevski** peuple ses romans de démons, Gérard de Nerval plonge dans l'univers magique, Victor Hugo évoque sorcières et magiciens.

Le diable amoureux fait son entrée sous forme de **ballet à l'opéra.**

Gravure pour l'édition originale *du Diable amoureux* de Jacques Cazotte attribuée à Jean-Michel Moreau, 1772

Francisco de Goya dans *Les Caprices* fait une satire de la société espagnole de la fin du XVIIIe siècle.

Francisco de Goya,
Caprices de sorcières n°45
Proche des Lumières, Goya partage leur réflexion sur les défauts de la société de son époque. Il s'oppose ainsi au fanatisme religieux, aux superstitions, à l'Inquisition.

Notre temps

L'Église, après avoir accordé tant d'importance à une certaine image du diable, semble aujourd'hui s'inquiéter davantage de l'état mental de ceux qui viennent s'en plaindre, que des multiples capacités extravagantes que l'on tend à lui prêter.
Cela ne signifie pas pour autant que, pour l'Église, le diable n'existe plus. Il existe en tant que présence du mal ici-bas et reste inséparable de **l'enseignement biblique et ecclésiastique.**
La figure de **Satan**, tout comme celle des **sorcières**, ne cesse d'évoluer, et perd de son sens aujourd'hui. Les nouveaux moyens de divertissement (films, jeux-vidéos, séries TV, livres d'un nouveau genre) subissent certaines influences musicales dites **«satanistes».**

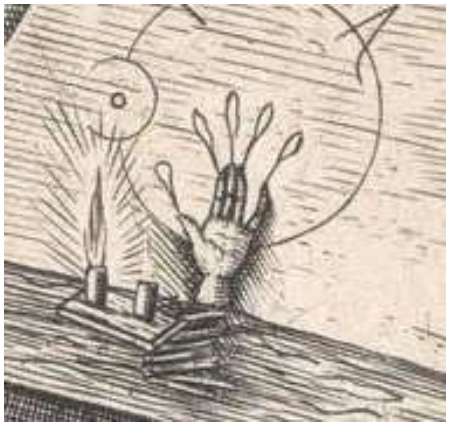
Chartres, *Tentations du Christ*, vitrail Notre-Dame de la Belle Verrière, XIIIe siècle

Représentation iconique de la sorcière

Pierre Bruegel l'Ancien fut le précurseur de la représentation de la sorcière dans l'art des Pays-Bas méridionaux.
Pour diffuser l'image « d'horreur » que doit inspirer la sorcière aux paysans et aux habitants des villes, les artistes vont utiliser certains supports mais l'un d'entre eux est, à partir du XVe siècle, bien plus utilisé que les autres : **la gravure.**

Pourquoi un tel engouement autour de la gravure ? Il s'agit tout d'abord du support artistique « le plus simple et le plus rapide» de l'époque. Les gravures permettent un certain nombre de détails au niveau des traits des visages et des éléments composant les scènes.

Pieter Bruegel, dit Bruegel l'Ancien
Saint Jacques chez le magicien Hermogène, 1565
Gravure publiée par Hieronymus Cook.
Le saint combat les enchantements du magicien Hermogène, et, après une confrontation des pouvoirs des deux hommes, réussit à convertir le magicien.
Petite gravure peuplée de figures fantastiques et monstrueuses inspirées des bestiaires du Moyen Âge.



Pieter Bruegel, dit Bruegel l'Ancien
Saint Jacques chez le magicien Hermogène, 1565
2 détails

Bruegel représente une femme sur un **balai**, planant au-dessus d'un **chaudron** en feu, non loin d'un **chat noir**. Il y a aussi, au-dessus de la cheminée où elle s'engouffre, une «**main de gloire**», membre détaché crachant par chaque doigt une flamme. Cette amulette plutôt inquiétante possède la réputation de rendre son propriétaire invisible et de paralyser ceux qui regardent sa lumière. Elle comporte cinq chandelles, une pour chaque doigt. La tradition veut que, si la chandelle du pouce ne s'allume pas, c'est que l'une des personnes visées par le sort de fascination ne se laissera pas atteindre.

La vie de Pieter Bruegel l'Ancien

Pieter Bruegel naît près de Breda dans les Flandres, où il passe l'essentiel de sa vie, jusqu'à sa mort à Bruxelles en 1569. À cette époque, la Flandre est alors célèbre pour ses villes commerçantes et ses riches marchands, qui donnent du travail à de nombreux artistes et en font l'un des foyers de la Renaissance depuis le milieu du XVe siècle.

Pieter Bruegel l'Ancien, *Autoportrait,* 1565, musée Albertina, Vienne, dessin : Le peintre et l'acheteur

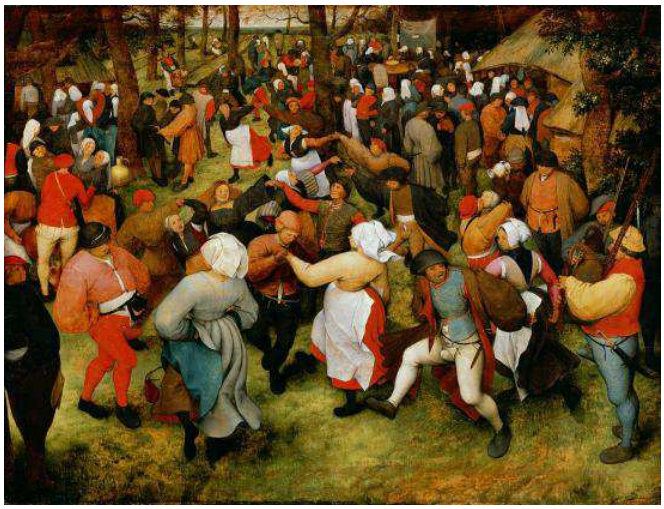
Anton van Dyck, *Portrait de Jan Bruegel dit Bruegel de Velours,* gravure

Anton van Dyck*, Portrait de Pieter Bruegel le Jeune dit Bruegel d'Enfer***,** mi-XVIIe siècle

Ce sont ces bourgeois amateurs d'art qui achètent les peintures de Bruegel à partir de 1551, date à laquelle il est reçu comme maître de peinture à Anvers. Il effectue peut-être un voyage en Italie en 1552 dont il rapporte des croquis de paysages de montagne, mais toute son œuvre a été réalisée dans le « plat pays » alors frappé de troubles.
En effet, Bruegel a vécu dans un univers marqué par des conflits à la fois religieux et politiques : l'affrontement des protestants et des catholiques, mais aussi la volonté d'indépendance face à l'occupant espagnol, qui se solde par une répression féroce. Tous ces éléments apparaissent sous des formes diverses, de façon plus ou moins cachée, dans ses peintures. Contrairement à ses contemporains, Bruegel se refuse à peindre la vie des citadins et reste fasciné par la nature, les paysages, ainsi que la vie des gens simples. Quand il meurt, c'est un artiste reconnu et célébré, en particulier pour l'humour qui paraît dans ses tableaux et qui l'a fait surnommer « Pieter le drôle ».
Après sa mort, ses peintures sont copiées par ses deux fils, **Pieter le jeune dit Bruegel d'Enfer, et Jan l'Ancien dit Bruegel de Velours**. Il tombe pourtant dans l'oubli pendant près de trois siècles, avant d'être redécouvert à la fin du XIXe siècle.

Extrait du *Livre des peintres* de Karel Van Mander, 1604, Traduction de Henry Hymans (1884)

Pieter Bruegel est un grand maître d'un genre jugé inférieur aux scènes religieuses et mythologiques, mais c'est essentiellement pour cela qu'il marque l'histoire de l'art. À cet égard, il s'inscrit dans l'histoire de la peinture flamande et hollandaise de façon magistrale. **Les grands peintres du XVe siècle** (Robert Campin, Van Eyck, Van der Weyden) avaient souvent situé leurs scènes religieuses dans un décor typiquement flamand (architecture, mobilier, paysage), mais le sujet principal restait religieux à quelques exceptions près (*Les Époux Arnolfini* par exemple). Avec Bruegel l'Ancien, les priorités sont inversées. Lorsqu'il peint un paysage et lui associe une thématique religieuse, celle-ci est à l'évidence accessoire. Et lorsque le sujet religieux prend davantage d'importance (*La chute des anges rebelles, Le portement de croix*), on est fondé à se demander s'il n'est pas un simple prétexte à un brillant exercice pictural.
Mais Bruegel va plus loin encore en faisant des scènes villageoises un sujet majeur de son œuvre. Il préfigure ainsi la peinture hollandaise du siècle suivant qui privilégiera les sujets profanes (paysages, scènes de genre, natures mortes). **De Robert Campin à Johannes Vermeer**, l'évolution fut donc très progressive mais constante : les peintures flamande et hollandaise se libèrent lentement de l'orientation religieuse.



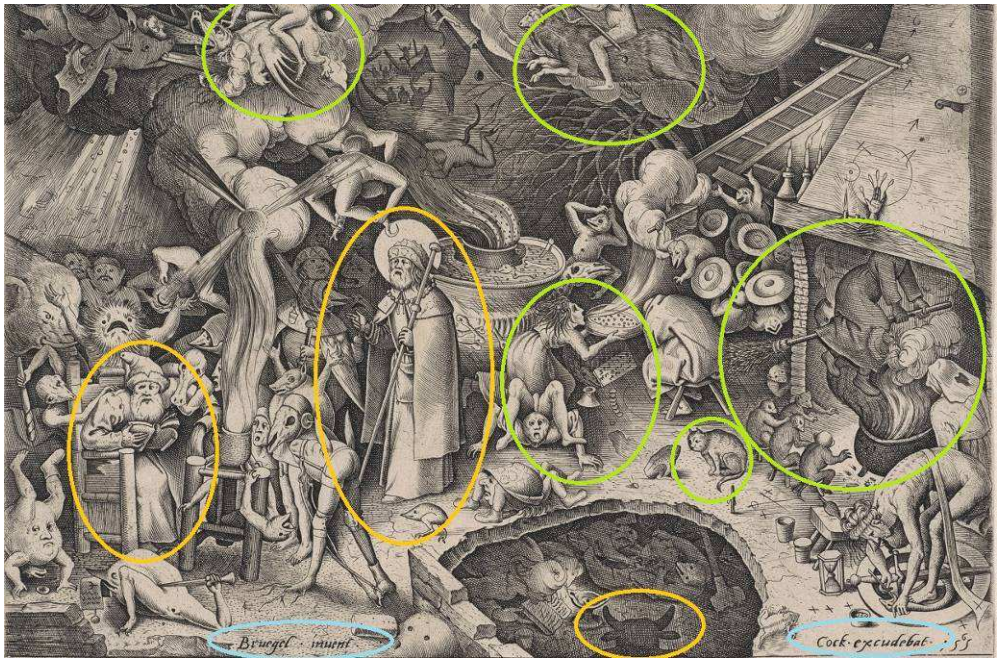
Pieter Bruegel l'Ancien
La danse de la mariée en plein air (v. 1566), Detroit. Représentation pleine de mouvement et aux couleurs vives d'une noce paysanne. Bruegel connaissait bien le sujet pour avoir participé à de telles festivités.

Le Portement de Croix ou *La montée au calvaire*, 1564, Vienne.
Le Christ porte sa croix au milieu d'une nuée de personnages divers, dont Marie, assise au premier plan. Le paysage est imaginaire avec un improbable moulin hérissé au sommet d'un piton rocheux. Le calvaire apparaît en haut à droite au milieu d'un cercle de petits personnages.

Bruegel, l'inventeur des sorcières

Extrait d'un article de Claire Fleury publié dans l'OBS en mars 2016[7]

En 1565, Jérôme Cock[8], un important imprimeur et éditeur d'Anvers, commande à Bruegel une estampe sur un sujet très vendeur à l'époque : la sorcellerie. Cock espère un gros tirage. Mais le sujet est délicat. L'imprimeur et l'artiste savent qu'ils prennent un risque, celui d'être suspecté de faire l'apologie du mal. On ne plaisante pas avec l'hérésie. Alors ils choisissent habilement d'illustrer un texte apocryphe racontant la confrontation de saint Jacques avec un sorcier. Les deux hommes s'affrontent, le saint l'emporte.



De gauche à droite :
- le sorcier, saint Jacques, reconnaissable aux coquilles qui ornent son bonnet et à son bâton de pèlerin et le diable, représenté sous la forme d'un taureau ;
- des sorcières, dont l'une sous la forme d'un chat. S'il s'agissait d'un vrai chat et non d'une sorcière, il ne serait pas en conversation avec un petit monstre.

Estampe de « *Saint-Jacques chez le sorcier* » de **Pieter Bruegel l'Ancien**, 1565, Rijkmuseum

« *Au XVIe siècle, la Flandre est sous domination espagnole* » rappelle Ruud Priem, conservateur en chef de l'Hôpital Saint-Jean, et « *saint Jacques est le patron de l'Espagne* ».

Pieter Bruegel peut alors s'atteler au sujet avec la « faconde » graphique qu'on lui connaît. La gravure grouillera de personnages grotesques et bizarres, de diablotins, bestioles et sorcières.

Bruegel place le saint au centre du dessin, le sorcier d'un côté, les sorcières à la périphérie, comme les femmes le sont alors dans la sphère publique. L'artiste flamand les représente sous les traits de vieilles laideronnes nues ou mal fagotées, flanquées de

[7]**Source**: http://tempsreel.nouvelobs.com/culture/20160318.OBS6720/exposition-les-sorcieres-fausses-mechantes-et-vraies-victimes.html

[8] **Jérôme (Hieronymus) Cock (Kock)**, né vers 1518 à Anvers où il est mort le 3 octobre 1570, est un peintre et graveur flamand de la Renaissance, mais c'est surtout en tant qu'imprimeur et marchand d'estampes qu'il a vu son nom passer à la postérité.

chats maléfiques, chevauchant des balais, ou concoctant des méchantes soupes dans des chaudrons bouillants.

Dans les traces de Bruegel

L'exposition « **Les sorcières de Bruegel** » se fera également le témoin des circonstances qui ont entouré la conception de ces scènes de sorcellerie, intimement liées à la chasse aux sorcières orchestrées alors. Les premiers procès eurent lieu aux alentours de 1430. L'exposition met en lumière une société qui excluait sciemment toute pensée et mode de vie alternatifs, avec le pouvoir d'influence et les conséquences qui en découlent. La sorcière incarnait par excellence le bouc émissaire, exutoire de la bien-pensance et coupable de tous les maux.

Projet collaboratif

Ce projet est le fruit d'une collaboration entre ***Musea Brugge*** et le ***Museum Catharijneconvent*** d'Utrecht, basé sur la thèse scientifique défendue à Nijmegen en 2011 par Renilde Vervoort, historienne de l'art : « *Femmes au balai et autres maléfices* ». L'universitaire part à la découverte des sorcières du Moyen Âge au 17e siècle et démontre combien les maîtres hollandais et flamands – en particulier Pieter Bruegel – ont joué un rôle crucial dans notre conception actuelle de la sorcière.

Évocation de la sorcière

La représentation de la sorcière est évoquée de deux manières :

• **l'image classique de la sorcière** sur son balai, avec son chat noir et sa marmite bouillonnante, toujours très populaire chez les jeunes et bien vivante dans les récits de Cornelia Funke, Lotje, la sorcière Lilly…

• **la vision alternative de la sorcière** perçue comme une intruse dans la pensée dominante et qui n'y trouve pas sa place, suscitant des réactions très négatives de la part de son entourage.

Une légende : l'histoire de la rue Balstraat

Les sorcières se réunissaient à Bruges aussi pour célébrer leur alliance avec le diable lors de cérémonies de sabbat. Elles avaient choisi à cet effet un lieu convenant parfaitement à ces rituels : au pied de la tour de la chapelle de Jérusalem, sur le coin de la **Balstraat**, comme par hasard où se trouve l'auberge **« Au chat noir** » (*De Zwarte kat*).

Voici la légende : après avoir beaucoup bu au comptoir du Café Vlissinghe, un bossu ivre se retrouve vers minuit titubant dans la Balstraat. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer un

groupe de dames plus voluptueuses les unes que les autres en train de danser autour d'un feu de couleur bleue. Il ne se fait pas prier lorsque ces beautés l'invitent à se joindre à elles. Pour le remercier de sa participation, elles se proposent de le délivrer de sa bosse. Mais malheureusement, en contrepartie, il lui faut baiser le diable sous la queue. Contre toute attente, la zone anale du malin sent la rose et la lavande ! Le bossu voit comme par enchantement sa bosse pendre à **la tour de la chapelle de Jérusalem** ! Il ne peut ensuite s'empêcher de raconter cette expérience extraordinaire à un autre bossu. Plein d'espoir, le deuxième bossu tente lui aussi sa chance et se rend par une glaciale nuit d'hiver à la Balstraat. Un scénario identique se déroule alors et il se déhanche lui aussi en compagnie des sorcières, avant de devoir embrasser l'anus du diable. Mais lorsque celui-ci soulève la queue, la puanteur est telle que le bossu refuse de s'exécuter. Les sorcières décident alors de punir ce « lubrique pleutre », comme elles l'appellent, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il se trouve affublé de la bosse du premier bossu en sus de la sienne. Que ce récit soit véridique ou non, il vaut mieux **éviter aux petites heures du soir et du matin** de passer par la rue Balstraat.

NOS SOURCES

L'histoire de Bruges

Ouvrages

♦ *Bruges-la-Morte,* Georges Rodenbach, Flammarion, 1892, roman.
♦ *Villes d'art de Belgique,* guides bleus, Hachette, 2011.
♦ *Bruges Monumental et pittoresque,* Louis Navez, Editions Lebègue & Cie, Bruxelles, 1886.

Les articles sur le net et sites Internet

♦ *Précis des Annales de Bruges depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du XVIIe*, Octave Delepierre 1835, Nabu Press 2012.
♦ *Bruges : entre beffroi et canaux*, Fernand Bonneure, Renaissance du Livre, 2000.
♦ *Recherches sur l'Église de Jérusalem à Bruges : suivies de données historiques sur la famille du fondateur,* Jean-Jacques Gailliard 1843, Bruges Gailliard éditeur-libraire.
♦ http://www.larousse.fr/encyclopedie/ville/Bruges
♦ Le site de *Convivialité en Flandre* : www.convivialiteenflandre.org
En 2006-2007, le thème de l'année était **La Flandre et les ducs de Bourgogne**
→ *Les peintres précurseurs des Primitifs flamands sous les ducs de Bourgogne,* Conférence de Sabine Wetterwald.
→ *La vie quotidienne à la cour de Bourgogne*, Conférence de Danièle Berteloot.
→ *L'hôpital Saint-Jean ou « Musée Memling à Bruges »*, Monique Vyers et Colette Vanbalberghe, 9 mai 2006.
→ *Bruges, ville européenne millénaire,* André Vandewalle, sur le site de Clio.

L'histoire de la sorcellerie

♦ Colette Arnould, *Histoire de la sorcellerie*, Éditions Taillandier, 2014.